

DE. W. J. L. ...
FANTOUC ... SCLAFI ...
P. LOTHIER

Anglais & Boers

ÉPISE DRAMATIQUE EN UN ACTE

AUX BOERS

Monologue.

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR



PARIS
CHEZ H. GAUTIER, ÉDITEUR

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

Prix net : 1 franc.

1900

TOUS DROITS RÉSERVÉS

P. LOTHIER

*Hommage
de l'auteur
F. Vinabou
France. Boulevard
Mlle saint-Thomas*

Anglais & Boers

ÉPISODE DRAMATIQUE EN UN ACTE

AUX BOERS

Monologue.

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR



PARIS
CHEZ H. GAUTIER, ÉDITEUR

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1900

TOUS DROITS RÉSERVÉS



H O M M A G E

A SON EXCELLENCE

Le Président de la République Sud-Africaine

A L'OCCASION DE SON ENTRÉE EN FRANCE

24 Novembre 1900



LÉGATION

La Haye, le 14 décembre 1900.

DE LA

RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

— + —
G. R. R., n° 77.

MONSIEUR,

Monsieur le Ministre me charge de l'honneur de vous faire connaître, en réponse à la lettre que vous avez bien voulu lui adresser sous la date du 10 courant, qu'il ne voit pas d'objection à ce que vous fassiez intervenir, dans votre drame, sous leur véritable nom, M. le Président et les principaux chefs de l'armée Boer, tant que les dits personnages sont dignement représentés, ce que vous avez bien voulu affirmer à Son Excellence. Monsieur le Ministre me charge, en outre, de vous remercier bien sincèrement de l'intérêt que vous portez à notre juste cause et dont votre œuvre est la meilleure preuve.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

J.-A. VAN DER HOLDEN.

A SON EXCELLENCE

P. KRÜGER, *Président de la République
Sud-Africaine.*

EXCELLENCE,

En mettant la main à ce drame, qui ne repose heureusement que sur un cas isolé, sur un fait exceptionnel de la guerre du Transvaal avec l'Angleterre, j'ai voulu montrer sous leur véritable jour et les mobiles de la guerre et les sentiments qui animent les Français pour un peuple qui lutte si vaillamment pour son indépendance, sa liberté.

Certes, loin de moi la pensée de faire retomber sur le Parlement anglais tout entier la responsabilité de cette guerre — même en Angleterre, et dans tous les partis, il y a eu des protestations; — elle ne saurait avoir, à mes yeux, et n'a d'autre cause que la spéculation, d'autre but que celui de mettre la main sur les territoires des deux Républiques, sur leurs mines d'or et de diamants.

Le devoir du soldat est d'obéir, et je dois à la vérité de reconnaître que les chefs de l'armée anglaise font preuve d'une bravoure et d'une endurance qui étonnent. On ne saurait leur imputer à crime l'exécution des ordres qui leur sont donnés.

Les Républiques Sud-Africaines de l'Orange et du Transvaal ont pour elles la justice et le droit : leurs

soldats et leurs chefs sont des vaillants, des hommes de cœur et des chrétiens ; nos sympathies leur sont acquises.

Nous nous réjouissons de leurs succès et nous pleurons sur leurs défaites. C'est de tout cœur que nous leur adressons nos vœux les plus ardents pour le triomphe de leur cause.

Qu'ils persévèrent dans la lutte : leur foi en Dieu ne saurait être déçue, et, quand bien même elle le serait, c'est encore, en ce siècle d'abject matérialisme et de sordide égoïsme, un grand exemple de foi chrétienne, d'ardent patriotisme et de nobles vertus que Dieu nous donne par ce peuple si confiant dans le succès de ses armes.

Puissent-elles ces quelques lignes fortifier les Burghers dans leur courage et les confirmer dans l'admiration que nous avons pour eux et dans l'heure prochaine où, sortant de son inaction, la France interviendra pour continuer la mission providentielle que Dieu lui a dévolue ici-bas : faire respecter la justice et le droit et mettre fin à l'égorgement d'un peuple qui n'aspire qu'à son indépendance!

Puisse-t-il le sacrifice de tous ceux qui meurent là-bas, sur le sol du Transvaal ; puisse-t-elle surtout la mort si glorieuse du Colonel de Villebois-Mareuil obtenir de Dieu, pour votre peuple, l'accomplissement de tous nos vœux !

En vous dédiant cet opuscule, permettez-moi, Excellence, de vous offrir, avec mes vœux pour le succès de votre cause, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

P. LOTHIER.

PERSONNAGES

MM. VILJOEN (Pierre), grand-père, soixante ans.

VILJOEN (André), petit-fils, dix-sept ans.

JACQUES, serviteur, soixante ans.

LE FIELDCORNET.

**Les Généraux JOUBERT, CRONJE, BOTHA, OLLIVIER,
De WET, VILJOEN, DELAREY.**

OFFICIER ANGLAIS.

Colonel De VILLEBOIS-MAREUIL.

Lieutenant CORDUA.

Trois vieux Boers de cinquante-neuf à soixante ans,
ÉMILE, JOSEPH, LOUIS.

Les Présidents KRUGER et STEIJN.

Soldats Anglais.

Serviteur de Louis.

M^{me} VILJOEN (Elise), cinquante-quatre ans (1).

La scène se passe dans la maison du fermier Viljoen.

(1) On peut remplacer le rôle de M^{me} Viljoen par celui d'un aïeul ou d'un oncle d'André.

ANGLAIS ET BOERS

Épisode dramatique de la guerre du Transvaal

EN UN ACTE

Deux portes, une à droite, l'autre à gauche. — Dans la pièce, quelques chaises, une table, bibelots; à gauche, deux fusils appendus au mur.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR & MADAME VILJOEN

M. Viljoen se promène dans la salle et Madame est debout sur le seuil de la ferme.

MONSIEUR. Élise, regarde. Ne vois-tu pas venir André?

MADAME. Je ne le vois pas encore.

MONSIEUR. Voilà déjà trois jours que des combats sanglants ont eu lieu autour de Colenso, sur les hau-

CARNEGIE BIBLIOTHEK

U.S.

teurs de Spion-Kopj, et mon fils et sa femme s'y trouvaient. — Quel en a été le résultat? Nous le saurons bientôt. Parti, hier, pour Prétoria, André ne peut tarder à revenir.

MADAME. Je le vois. Il descend la colline.

MONSIEUR. Oh! j'ai foi dans le succès de nos armes. Notre cause n'est-elle pas celle de la justice et du droit? En combattant pour l'indépendance de notre pays, n'est-ce pas aussi notre liberté que nous défendons, notre sol, les terres que nos aïeux nous ont léguées et qu'ils ont arrosées de leurs sueurs? Dieu ne saurait nous abandonner.

(*André paraît.*)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS & ANDRÉ

ANDRÉ, *en entrant*. Grand-père, la victoire est à nous! Les Anglais sont vaincus!

MONSIEUR. Que le Seigneur, notre Dieu, qui fait triompher nos armées, soit à jamais béni!

MADAME. As-tu eu des nouvelles de tes parents?

ANDRÉ. Je n'ai pu rien savoir à leur sujet. On ne

connaît pas encore les noms des morts ni des blessés.

MONSIEUR. Quoi qu'il en soit, mon fils aura fait son devoir : un Boer ne saurait agir autrement.

ANDRÉ. Et moi aussi, j'irai combattre, un jour, n'est-ce pas, grand-père ?

MADAME. Toi ?

MONSIEUR. Raconte-nous ce que tu as appris.

ANDRÉ. Durant cinq ou six jours, il y a eu, paraît-il, des combats continuels. Vainement, les Anglais ont essayé d'enlever nos positions. Les Boers n'ont pas reculé d'un pouce, et, dans le dernier combat qui a été livré le 24 janvier, ils ont même contraint les Anglais à repasser la Tugela, leur faisant de nombreuses victimes et leur enlevant douze pièces de canon. Il y avait là un colonel étranger ; c'est lui, dit-on, qui commandait à Colenso avec notre général en chef.

MONSIEUR. Et ce colonel, qui est-il... ? le sais-tu ?
(*Silence.*) C'est un Français, le colonel de Villebois-Mareuil.

(*Madame Viljoen se retire sur le fond de la scène.*)

ANDRÉ. Oh ! que j'aime la France ! et que je voudrais, comme mon père, combattre sous les ordres d'un tel chef !

MONSIEUR. L'heure viendra peut-être, mon fils, où,

toi aussi, tu devras prendre les armes pour la défense de ton pays.

ANDRÉ. Grand-père, je saurai faire mon devoir. — Et ce colonel n'est pas le seul Français qui soit venu combattre, dans nos rangs, pour la défense de notre patrie. Ils sont des centaines comme ça, et il en arrive tous les jours.

(Madame Viljoen se met sur le seuil de la porte et regarde au dehors.)

MONSIEUR. Cela ne me surprend pas. En quel autre pays, si ce n'est en France, une cause aussi juste que la nôtre pouvait-elle trouver plus de sympathie, susciter plus de dévouement? — La France n'est-elle pas le pays des grands enthousiasmes, des généreux sacrifices, des sublimes vertus? — C'est elle, mon fils, qui, dans le monde entier, a toujours pris en main la cause des opprimés contre les oppresseurs, et elle n'a jamais failli à sa mission. Notre cause ne pouvait manquer de trouver dans une nation aussi magnanime de nombreux défenseurs. — La France est une nation chrétienne, et c'est là ce qui t'explique sa force et sa puissance, comme aussi les sentiments généreux qui animent ses enfants. Lorsqu'on a la foi, entends-tu, on a le culte de toutes les vertus, et rien ne coûte, même le sacrifice de la vie.

ANDRÉ. Grand-père! si je n'étais pas Boer, je voudrais être Français!

MADAME. Pierre, le Fieldcornet est là.

MONSIEUR, *s'empessant au devant du Fieldcornet.*
Entrez.

(Le Fieldcornet paraît.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS & LE FIELDCORNET

LE FIELDCORNET. Madame, j'ai l'honneur de vous saluer. — Monsieur Viljoen, je viens de recevoir par dépêche les noms des soldats du district qui sont morts ou qui ont été blessés sur le champ de bataille de Colenso. J'ai le regret de vous annoncer que le nom de votre fils se trouve sur la liste des blessés.

MADAME. Blessé, mon fils!

ANDRÉ. Mon père!

MONSIEUR. Pauvre enfant!

ANDRÉ. Et ma mère?

LE FIELDCORNET. Il n'en est pas fait mention.

MADAME. Elle sera là, du moins, pour le soigner.

LE FIELDCORNET, *dépliant une feuille de papier.*
Voici un ordre de Monsieur le Président qui appelle

sous les drapeaux tous les hommes valides de dix-sept à soixante ans. Monsieur Viljoen, vous n'avez pas encore soixante ans révolus, vous êtes donc appelé à prendre les armes. C'est demain, à neuf heures précises, que les nouveaux contingents du district devront se trouver sur la place d'armes de Prétoria.

MONSIEUR. J'y serai, Monsieur le Fieldcornet... Est-ce vrai que les Anglais ont été vaincus à Colenso ? Mon petit-fils arrive de Prétoria, d'où il nous porte cette bonne nouvelle.

LE FIELDCORNET. En effet, Dieu nous a protégés. Puisse sa providence veiller sur nos armées et nous délivrer à jamais des hordes ennemies ! — Je vous quitte, Monsieur Viljoen ; il faut que dans la soirée toutes les convocations soient faites.

(Le Fieldcornet s'incline et se retire. M. Viljoen l'accompagne sur la porte et revient sitôt après.)

SCÈNE IV

MONSIEUR, MADAME VILJOEN, ANDRÉ

MADAME. Mon pauvre Paul !... Blessé !

ANDRÉ. Mon père !

MONSIEUR. Oh ! j'irai le venger.

ANDRÉ. Et moi aussi, grand-père!

MADAME. Je vous suivrai.

MONSIEUR. Vous autres, vous resterez ici pour diriger la ferme.

ANDRÉ. Ici..., et vous là-bas?

MONSIEUR. Tu n'as pas encore dix-sept ans, mon fils.

ANDRÉ. C'est vrai; mais, comme vous, grand-père, j'ai trois choses au cœur : la foi et l'espérance en Dieu, l'amour de mon pays et la haine de ceux qui ont fait couler le sang de mon père; n'est-ce pas assez? D'ailleurs, c'est le 15 février que je finis dix-sept ans, et nous sommes au 1^{er} de ce mois.

MONSIEUR. Mon fils, tu resteras auprès de ta grand'mère.

ANDRÉ. Je ne me battraï donc pas, moi!... Je ne pourrai pas venger mon père! — Que craignez-vous? J'ai bon œil et bon pied; je sais monter à cheval et manier le fusil; et puis, si, par malheur, vous étiez blessé, je serais là. Grand-père, laissez-moi partir avec vous?

MONSIEUR. Plus tard, mon fils, dans quelques jours peut-être, si la patrie a besoin de nouveaux défenseurs.

ANDRÉ. Oh! alors j'irai, n'est-ce pas? J'irai combattre à vos côtés, et vous verrez, grand-père, comme je sais viser!

MADAME, *s'asseyant et pleurant*. Tous, alors.

ANDRÉ, *s'approchant de sa grand'mère et lui prenant la main*. Ne pleurez pas, grand'mère.

MADAME, *se levant*. Cher enfant... — Pierre, je vais à Vryheid faire quelques achats. La campagne sera longue, peut-être, et certainement pénible ; il est bon que tu sois bien vêtu.

MONSIEUR. Va et reviens au plus tôt.

(Madame se retire par le côté gauche. On frappe.)

MONSIEUR, *ouvrant*. Entrez, mes amis. Entrez.

(Trois Boers amis de Viljoen se présentent : Louis, Emile et Joseph.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, à l'exception de MADAME VILJOEN, TROIS AMIS DE VILJOEN : LOUIS, ÉMILE & JOSEPH.

LOUIS. Bonsoir, monsieur Viljoen.

MONSIEUR. Bonsoir, mes amis, asseyez-vous.

(Ils s'asseyent.)

ÉMILE. Vous partez, donc, comme nous ?

MONSIEUR. Le Fieldcornet vient de me porter l'ordre de convocation. C'est pour demain, à neuf heures, sur la place d'armes de Prétoria.

JOSEPH. Et votre petit-fils?

MONSIEUR. Il n'a pas encore dix-sept ans. Il restera ici, avec sa grand'mère.

LOUIS. Votre fils a été blessé, m'a-t-on dit?

MONSIEUR. Oui, à la bataille de Colenso.

ÉMILE. Moi, j'ai perdu mes deux fils. Ils avaient été faits prisonniers à la bataille de Glencoé et dirigés sur la ville de Durban. En route, les Anglais les ont fusillés, avec une vingtaine de leurs compagnons d'armes qui étaient aussi tombés entre leurs mains.

JOSEPH. Tout comme pour mon fils et les hommes de sa compagnie, qu'ils ont trouvés endormis dans une ferme et qu'ils ont lâchement assassinés.

MONSIEUR. Nous irons les venger.

JOSEPH. Quelle honte pour l'Angleterre! A-t-on jamais vu une nation puissante et riche comme elle s'acharner ainsi contre un peuple de quelques millions d'habitants à peine et qui ne demande qu'à vivre en paix?

LOUIS. Mais l'Angleterre est une nation insatiable, vous le savez; et qu'attendre d'un peuple dont les actions n'ont d'autre mobile que l'intérêt?

ÉMILE. Et l'Europe ne s'est pas indignée! Elle ne se soulève pas pour défendre notre cause!

MONSIEUR. L'Europe! Hélas! mes amis! nous n'avons rien à attendre des gouvernements étrangers : ils ont chacun leurs intérêts, leurs vues; et comment pourraient-ils intervenir en notre faveur lorsqu'ils succombent eux-mêmes sous le poids écrasant des charges publiques et qu'ils sont sourdement travaillés par l'élément révolutionnaire et les dissensions politiques?

JOSEPH. Encore si une entente pouvait s'établir entre la France, l'Allemagne et la Russie! Ne croyez-vous pas que cette coalition de trois grandes puissances donnerait à réfléchir à l'Angleterre?

MONSIEUR. Vrai; mais cette entente ne se produira pas.

JOSEPH. Et pourquoi cela?

MONSIEUR. Parce que l'Angleterre est encore, sur mer, une des premières puissances du monde et qu'on la redoute; et, en second lieu, parce qu'elle sait aussi, quand il le faut, payer d'audace et jeter à pleines mains l'or et l'argent.

JOSEPH. Avez-vous eu connaissance de la lettre de M. Chamberlain à notre Président?

MONSIEUR. Non. Que dit-elle?

JOSEPH. M. Chamberlain menace notre Président de

le rendre responsable de tout acte commis au mépris des nations civilisées.

MONSIEUR. Quelle audace !

LOUIS. C'est bien à ceux qui font usage de balles dont l'humanité réproouve l'emploi de parler de civilisation, de fraternité !

ÉMILE. Ne viennent-ils pas encore, au mépris de cette même humanité dont ils parlent tant, d'armer les noirs contre nous ?

MONSIEUR. Vrai ?

ÉMILE. Je le tiens de la bouche même de notre Président.

MONSIEUR. La chose, aujourd'hui, ne fait plus de doute. Parmi les prisonniers de Colenso il y a une centaine de noirs.

ÉMILE. Juste ciel ! déchaîner ainsi ces sauvages contre nos femmes, nos enfants et nos propriétés !...

LOUIS. Est-il vrai que le général Prettymann, qui vient à peine de pénétrer dans l'État libre d'Orange, a enjoint à tous les Burghers, dans un rayon de dix-huit milles, de rendre les armes sous peine de voir confisquer leurs biens ?

MONSIEUR. On le dit.

LOUIS. Mais la République d'Orange n'est ni tributaire, ni vassale de l'Angleterre, que je sache ; elle ne

l'a jamais été. C'est un État libre, autonome, sur lequel l'Angleterre n'a jamais réclamé le moindre droit de suzeraineté. Agir ainsi, n'est-ce pas agir en despote, contre tous les règlements en usage en temps de guerre ?

JOSEPH. Ne parle-t-on pas aussi de camps de concentration ?

LOUIS. Que voulez-vous dire ?

JOSEPH. Que nos ennemis ont déjà combiné tout un plan qui consiste à arracher femmes, vieillards et enfants des villes et des campagnes et à les enfermer dans des camps que l'on dresserait à cet effet.

MONSIEUR. Les lâches !

ÉMILE. Et ils oseraient ?

JOSEPH. On le dit ; et, quoique ce projet ne soit pas encore mis à exécution, cela ne peut tarder.

MONSIEUR. Rien ne saurait me surprendre de la part de nos ennemis.

JOSEPH. Vous voyez d'ici ce que pourraient être ces camps de concentration, où nos femmes et nos enfants, gardés à vue, parqués, entassés là comme de vils troupeaux, se trouveraient livrés, sans défense, aux caprices d'une vile soldatesque, sans abri, dans le dénûment le plus complet, nourris à peine, exposés à toutes les intempéries des saisons et aux épidémies que de telles agglomérations ne peuvent qu'engendrer.

LOUIS. Et pourquoi cela, mon Dieu! Pourquoi?

JOSEPH, *avec ironie*. Pour les protéger, paraît-il, et mettre nos soldats dans l'impossibilité d'avoir des renseignements et de se ravitailler.

ÉMILE. Mais ce serait exposer à une mort certaine nos femmes et nos enfants!

LOUIS. Dites qu'on ne saurait trouver rien de mieux pour asservir une race ou l'exterminer.

JOSEPH. La véritable raison, la voilà : les Anglais ne se proposent d'agir ainsi que pour dépeupler l'Orange et le Transvaal et arriver plus sûrement à nous asservir ou à nous exterminer.

MONSIEUR. Nous asservir! Oh! ils n'y parviendront jamais! Et avant que le dernier des Burghers ait rendu le dernier soupir, il y aura de longs jours que les Anglais auront cessé de fouler notre sol.

LOUIS, *avec ironie*. C'est encore là, paraît-il, un moyen d'avoir des otages et de nous contraindre, par pitié pour nos femmes et nos enfants, à déposer les armes.

MONSIEUR. Nos femmes! Ah! ils ne les connaissent pas, les Anglais! Comme nous, elles sauront souffrir et pâtir; comme nous, elles sauront mourir plutôt que de se courber sous le joug de l'étranger. — Nos femmes! mais elles rougiraient de nous, si elles nous voyaient sacrifier nos droits et nos libertés à un sen-

timent de pitié pour elles. Pour elles, comme pour nous, la délivrance ou la mort! — Hélas! mes amis, nous vivons en un temps où ce principe : « La force prime le droit » est devenu la règle de conduite de la plupart des États. — N'oublions pas que nos ennemis ont une tactique dont la pratique leur a été toujours très utile : « Diviser pour régner ».

JOSEPH. Eh bien! qu'ils cherchent, eux, à nous diviser; nous, nous resterons unis.

ÉMILE. Unis!... il le faudrait. Hélas!...

MONSIEUR. Que voulez-vous dire?

ÉMILE. Il y a parmi nous des traîtres.

LOUIS, JOSEPH, MONSIEUR, *se levant*. Des traîtres!

MONSIEUR. Des traîtres, parmi les Boers?

ÉMILE. On le dit, et malheureusement les craintes paraissent justifiées.

LOUIS. Qui donc parmi nous aurait le courage de trahir sa patrie, de se vendre à l'étranger?

ÉMILE. On met en avant les noms de certains généraux.

MONSIEUR. Quoi!... des généraux!... l'âme même de la patrie! Non! non! cela ne peut pas être; cela n'est pas... Un Boer se vendre pour de l'or! Jamais! — Mes amis, restons unis, nous, les vrais Boers de race. C'est grâce à notre union que les Anglais ont été vaincus;

c'est grâce à elle que vingt mille cadavres ennemis jonchent nos plaines et nos coteaux. C'est grâce à elle aussi et à la protection toute-puissante de Dieu que nous les vaincrons encore. — Comme l'a dit notre Président : « Croyons et continuons à croire que, quoi qu'il arrive, le Seigneur est toujours le souverain. » Jusqu'ici, Dieu nous a conduits à la victoire; il ne saurait abandonner ceux qui l'invoquent.

(Un serviteur se présente, une lettre à la main sous enveloppe noire.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS & LE SERVITEUR

LE SERVITEUR, à *Louis*. Maître, on vient de nous remettre cette lettre, et, vous sachant ici, je suis venu vous l'apporter.

(Louis prend la lettre et le serviteur se retire.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, à l'exception du SERVITEUR

LOUIS, *la lettre à la main.* Sous enveloppe noire! —
(*À ses amis.*) Vous permettez, n'est-ce pas? (*Il déchire l'enveloppe, et, jetant les yeux sur le contenu de la lettre.*)
Il s'agit de mes fils.

MONSIEUR. Eh bien?

LOUIS. Voici. (*Il lit.*) « Monsieur,

« J'ai le regret de vous annoncer que vos trois fils, Robert, Paul et Jacques, ont été blessés à la bataille de Colenso.

« C'est au moment où il allait prendre à l'ennemi une pièce d'artillerie que votre fils Robert a été blessé à mort. A l'heure où je vous écris, il a rendu le dernier soupir, mais à deux pas de la pièce d'artillerie qu'il venait de conquérir au prix de son sang. »

Pauvre enfant!

(*Quelques secondes de silence. Il continue.*)

« Paul, votre second fils, qui s'était porté au secours de son frère, a été blessé par un éclat d'obus au moment où il tenait ce dernier entre ses bras. Il a été aussitôt transporté dans une ferme qui appartenait à des Burghers venus du Transvaal et où se trouvaient

quelques femmes et des enfants. Blessé à son tour, Jacques, votre troisième fils, fut transporté dans la même ferme. Qui eût jamais deviné le drame qui allait se passer? Obligés de nous retirer, nous avons laissé là vos deux fils avec d'autres blessés, comptant sur le respect qu'on doit en temps de guerre aux prisonniers. Hélas! nous avons compté sans la cruauté des Anglais. A peine nous étions-nous retirés que, malgré quelques protestations, un officier anglais faisait pointer deux ou trois pièces de canon sur la ferme, et peu après celle-ci s'écroulait, ensevelissant sous ses décombres femmes, enfants et blessés.

« Si votre cœur de père est brisé par cette triste nouvelle, que votre âme de patriote se réjouisse, car vos fils sont morts pour la plus noble des causes, la défense de leur pays. Que le Seigneur, notre Dieu, les récompense dans l'autre vie et vous donne la force de supporter cette épreuve.

« JOUBERT. »

(Louis tombe à genoux et prie ; les autres inclinent la tête. — Se relevant.) Morts! mes pauvres enfants, et morts lâchement assassinés! — S'attaquer ainsi à des femmes, à des enfants, à des blessés, à tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré ici-bas! Quelle lâcheté! quelle honte! Ce sont des monstres donc que ces Anglais! Il n'y a donc place en leur cœur que pour les plus vils sentiments!

MONSIEUR, *lui serrant la main.* Courage, cher ami!

Acceptons avec résignation les épreuves que le Ciel nous envoie, quelque douloureuses qu'elles soient. Vos fils ont versé leur sang pour la patrie ; c'est encore là une consolation pour vous.

LOUIS. Oui ! s'ils étaient morts tous les trois sur le champ de bataille ; mais assassinés.....

MONSIEUR. N'oublions pas que notre patrie n'est pas de ce monde ; elle est au ciel, où vos fils ont déjà reçu leur récompense et où vous les retrouverez un jour.

LOUIS. Ce jour, je le bénirai de toute mon âme ; aussi, je n'ai plus maintenant qu'un désir : mourir pour ma patrie et aller retrouver mes fils. — (*Serrant la main à ses amis.*) Adieu, mes amis, je vais me préparer pour le départ.

ÉMILE. Je vous accompagne.

(*Il serre la main à M. Viljoen et se retire.*)

JOSEPH, *sortant à son tour.* Au revoir, monsieur Viljoen.

MONSIEUR. A demain, mes amis.

SCÈNE VIII

MONSIEUR VILJOEN & ANDRÉ

MONSIEUR. Tu le vois, mon fils, nos ennemis cherchent à jeter la division dans nos rangs. Nous, soyons fidèles à la patrie, au drapeau.

ANDRÉ. Grand-père, pour mon pays je suis prêt à donner et mon sang et ma vie.

MONSIEUR. C'est bien, mon fils. — Si jamais tu es appelé sous les drapeaux, souviens-toi que, sur le champ de bataille, un Boer doit toujours se conduire en homme de cœur, en chrétien.

ANDRÉ. Je ne l'oublierai pas, grand-père. (*André va sur le seuil de la ferme, et, après un long regard au dehors.*) Jacques! Jacques!

MONSIEUR. Jacques!

(*Jacques se présente, la tête enveloppée de langes et un bras en écharpe.*)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS & JACQUES

MONSIEUR. Te voilà de retour, Jacques.

JACQUES. Oui, maître.

ANDRÉ. Blessé!

JACQUES. Plût à Dieu que je fusse mort, moi aussi.

MONSIEUR. Et pourquoi cela?

JACQUES, *s'asseyant et pleurant, la tête entre ses mains.*
Mon fils, mon pauvre fils est mort!

ANDRÉ. Louis!

JACQUES. Il est mort sur le champ de bataille de Colenso.

MONSIEUR. Infortuné vieillard! (*Après un court silence.*) En partant pour la guerre, toi et ton fils, vous aviez fait à la noble cause que nous défendons le sacrifice de votre vie. Louis est tombé, dis-tu, sur le champ de bataille de Colenso; mais, mourir pour son pays, c'est mourir en martyr. — Jacques, ton fils s'est conduit en véritable enfant du Transvaal qu'il était, comme tout homme qui préfère combattre et mourir plutôt que de subir le joug de l'étranger. — Jacques, ton fils

a bien mérité de la patrie, et Dieu, dans sa justice, a dû déjà lui décerner la palme des soldats morts pour la plus sainte des causes, la défense de leur pays.

JACQUES. C'est là ma consolation.

MONSIEUR, *tendant la main à Jacques*. Jacques, à partir de ce jour tu seras traité comme un membre de la famille. Je te lègue une partie de mes droits.

JACQUES. Merci, monsieur, merci ! Vos paroles me font du bien.

ANDRÉ. Jacques, nous vous aimerons tous, ici.

JACQUES. Merci, monsieur André.

ANDRÉ. Avez-vous eu des nouvelles de mes parents ?

JACQUES, *à part*. Mon Dieu ! Comment leur apprendre... ?

MONSIEUR. Mon fils a été blessé, je le sais. Le Field-cornet est venu nous l'annoncer.

JACQUES, *la tête entre ses mains*. Blessé !..... Hélas !

MONSIEUR. Que veux-tu dire ?..... Serait-il mort, lui aussi ?..... Parle !... Parle donc !...

JACQUES. Ah ! monsieur, quels rudes combats durant six jours, le dernier, surtout, à Spion-Kopj. — Placés aux avant-postes, nous tirions sur les Anglais, et nos balles faisaient dans leurs rangs de terribles ravages. Malgré cela, ils se défendaient bravement :

une de leurs pièces de canon, en particulier, ne cessait d'entraver les mouvements de nos troupes. — Votre fils et Louis sortent alors des rangs, et, s'avançant de quelques centaines de mètres vers les lignes ennemies, font feu. Je n'ai pas besoin de vous dire si leurs balles arrivaient au but. Six fois ils sortent des rangs, et chaque fois deux canonniers roulent à terre. L'ennemi nous a enfin remarqués et une grêle de balles et de boulets vient s'abattre sur nous. Nous continuons à tirer, abrités que nous étions par des rochers, et notre tir, paraît-il, portait juste, car malgré le feu auquel elle s'exposait, une compagnie de soldats anglais fond sur nous baïonnette au canon. Il faut se rendre ou mourir. — (*Se levant.*) Se rendre!... à des Anglais!... Jamais!...

MONSIEUR. C'est bien, Jacques; et puis?

JACQUES. L'officier qui nous commande est blessé; votre fils le remplace. Une lutte, lutte terrible, désespérée, s'engage alors. Trois fois l'ennemi revient à la charge et trois fois il est repoussé. Ah! si vous les aviez vus, monsieur, votre fils et le mien! — Mon fils tombe, je le reçois dans mes bras. — « Courage! père, me dit-il; je meurs pour mon pays. » Et il expire. — (*Mettant la tête entre ses mains.*) Cher enfant!...

(*Silence.*)

ANDRÉ. Jacques, nous priérons Dieu pour lui.

MONSIEUR. Et mon fils?

JACQUES. Votre fils continue vaillamment la lutte.

MONSIEUR. Je n'attendais pas moins de lui.

JACQUES. Un instant, on peut croire que les Anglais vont se retirer; il n'en est rien : ils reviennent bientôt à la charge. Soudain, je vois M. Paul chanceler.

ANDRÉ. Mon père!

JACQUES. Il vient de recevoir une balle dans la poitrine. Il faut se rendre, cette fois.

MONSIEUR. Ah!

ANDRÉ. Grand-père, nous irons le délivrer.

MONSIEUR. Continue, Jacques, que s'est-il ensuite passé?

JACQUES, *se laissant aller sur une chaise, et, la tête entre les mains.* Ah! monsieur.

MONSIEUR. Que veux-tu dire? Que signifie cette exclamation? — (*Jacques pleure silencieusement.*) Mon fils est-il mort?... Aurait-il embrassé la cause des Anglais?...

ANDRÉ. Mon père, un traître? Jamais!

MONSIEUR. Parle donc! Ne vois-tu pas qu'en m'ouvrant la voie à toutes les suppositions ton silence me tue? La vérité! il me la faut, entends-tu? Que s'est-il donc passé là-bas?

JACQUES. Là-bas!... là-bas!... un... un crime a été commis.

MONSIEUR. Un crime ?

JACQUES. Votre fils, lui aussi, est mort en martyr.

MONSIEUR. Mon fils !

ANDRÉ. Mon père !

(André se jette dans les bras de son grand-père.)

MONSIEUR. Pauvre enfant !

(Silence.)

JACQUES. Maître, votre fils et le mien sont morts pour la même cause, la défense de notre pays, son indépendance, sa liberté ; que Dieu les récompense dans le ciel !

MONSIEUR. Tu viens de parler de crime ; explique-toi.

JACQUES. Nous étions prisonniers. L'officier qui commande nous fait prendre la direction de son camp. — N'en pouvant plus, affaibli par la perte de sang qui s'échappe de mes blessures, je me laisse aller, et, me croyant gravement blessé, les Anglais m'abandonnent sur le terrain même du combat. — Votre fils, lui, peut à peine se traîner. Je le vois encore !

ANDRÉ. Pauvre père !

JACQUES. Il marche, pourtant, mais pas assez vite, au gré de l'officier. — « Marcheras-tu, chien de Boer », s'écrie celui-ci. — « Impossible ! » fit M. Paul, « impossible ! je suis blessé. » — « Blessé ! » a répété l'officier en ricanant.

MONSIEUR. Après?

JACQUES. Oh! c'est horrible!

MONSIEUR. Parle.

JACQUES. C'est affreux!

MONSIEUR. Parle donc.

JACQUES. « — Tiens! ça t'apprendra à marcher plus vite », a dit l'officier, et le lâche... le lâche...

MONSIEUR. Quoi?

JACQUES. Il a fait feu... et votre fils...

MONSIEUR. Mon fils!... assassiné!... Grand Dieu!...

ANDRÉ. Mon père! mon père!

MONSIEUR. Ah! malheur à vous! Anglais! malheur à vous! Malheur à ceux qui tomberont sous mes coups! Désormais, plus de pitié! Mon fils est mort, mort assassiné. Que son sang retombe sur vous!... O Anglais! que je voudrais vous anéantir!... Angleterre! nation orgueilleuse et insatiable! les colonies immenses que tu possèdes ne peuvent donc suffire à te satisfaire! Il te faut encore de plus grandes étendues de territoire, nos mines d'or, nos biens. Viens donc les prendre. Viens! Mais, avant que tes soldats aient foulé le sol de notre pays, avant que le dernier des Boers ait expiré, que le Transvaal, impuissant et vaincu, ne puisse plus que gémir sous le joug odieux de ta tyrannie, sache-le, le sang de tes enfants aura coulé,

nos plaines en seront comme inondées, et moi... moi... j'aurai vengé mon fils. Oh! je saurai, oui, je saurai venger ce meurtre, l'assassinat de mon fils... *

(Le Président Krüger se montre sur le seuil, suivi du Président Steijn et des généraux Joubert, Cronje, Botha, Ollivier, De Wet, du colonel de Villebois-Mareuil et du lieutenant Cordua.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, KRUGER, STEIJN,
JOUBERT, CRONJE, BOTHA, OLLIVIER, DE WET
CORDUA, DE VILLEBOIS, SOLDATS

LE PRÉSIDENT, *d'une voix grave*. Nous sommes chrétiens, nous, monsieur Viljoen. Laissons à Dieu le soin de nous venger.

MONSIEUR. Monsieur le Président.....

LE PRÉSIDENT. J'ai appris la mort de votre fils, et, en passant, je suis venu vous apporter mes condoléances.

MONSIEUR. La mort de mon fils! Dites son assassinat, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. Vous le savez donc?

MONSIEUR. Un de mes serviteurs, qui se trouvait sur le champ de bataille avec mon fils, vient de me l'apprendre.

LE PRÉSIDENT. Où est cet homme ?

MONSIEUR. Le voici.

LE PRÉSIDENT. Et vous aussi, mon ami, vous avez été blessé ?

JACQUES. Oui, monsieur le Président, j'ai reçu ces blessures à la bataille de Colenso, où mon fils a trouvé la mort.

LE PRÉSIDENT. Votre fils !

MONSIEUR. Mais au moins celui-là est mort sur le champ de bataille ; mon fils, lui, a été lâchement assassiné.

LE PRÉSIDENT. Monsieur Viljoen, votre fils, comme celui de votre serviteur, a fait noblement son devoir. Tous deux sont morts pour la patrie, et celui qui juge des moindres de nos actions a dû les récompenser tous deux.

Pauvres enfants ! Hélas ! que de sang répandu ! que de vies sacrifiées ! Et pourquoi cela ? mon Dieu ! pourquoi ?

Pour satisfaire les appétits insatiables de quelques spéculateurs sans conscience ; car, il faut le dire, il faut que l'univers entier le sache : cette guerre, qui n'est autre chose qu'une guerre de conquête, n'a été entre-

prise par nos ennemis que pour s'emparer de nos mines d'or et de diamants.

Sacrifier à un vil métal des milliers d'existences !
Quelle honte !

O flétrissure indélébile qui restera désormais attachée à ce nom d'Anglais comme une marque infamante !

Mais, pour cela, il fallait s'emparer de nos territoires, et elle, la vorace Angleterre, poussée par d'ignobles brasseurs d'affaires, n'a pas hésité à déclarer la guerre à deux peuples qui ne demandaient qu'à vivre en paix et dans des relations de cordiale fraternité.

Tous les motifs de la guerre sont là.

Qu'on ne parle pas de conspiration des Afrikanders hollandais ! Cette conspiration n'a jamais existé. Qu'on ne mette pas en avant l'occupation, par nos armées, de territoires soumis à la domination anglaise ; cette occupation s'imposait pour raisons de stratégie militaire.

Les préparatifs de guerre, de notre part, et l'ultimatum n'étaient que des mesures de précaution nécessitées par le raid Jameson et la découverte que les ministres de la Reine étaient impliqués dans un complot dont le but était la suppression de l'indépendance des deux Républiques. Toute la vérité est là.

Encore si nous pouvions livrer ces mines d'or, causes de tant de ruines, sans toucher à l'intégrité de notre territoire ! Ah ! comme nous les livrerions de grand

cœur ; mais livrer notre pays à la domination étrangère... Non ! cela, nous ne le ferons jamais.

L'indépendance de l'Orange et du Transvaal, notre liberté, oh ! nous les défendrons, et si, pour les garantir, il nous faut verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang, il n'est pas, que je sache, un seul Burgher qui ne soit prêt à la donner.

Tu as voulu la guerre, peuple anglais ; eh bien ! cette guerre, tu l'auras, guerre impitoyable et sans merci où, s'il nous faut reculer, chaque étape sera marquée des cadavres de tes enfants.

Tu as mis ta confiance dans la précision de tes armes, le nombre de tes soldats et la bravoure, la ténacité de tes chefs ; eh bien ! tu seras vaincu.

Nous avons pour nous la justice et le droit. Nous avons, pour nous soutenir, la main du Dieu des armées.

Qui donc saurait résister à celui qu'anime le souffle patriotique et l'amour du devoir, à celui que soutient le bras du Seigneur ?

Officiers de l'Orange et du Transvaal, ayez les yeux constamment levés vers cette Providence qui jusqu'à ce jour a miraculeusement conduit et protégé notre peuple !

Ayez une foi puissante et Dieu nous délivrera. Le Dieu libérateur des temps antiques est toujours le même.

Allez, armés de votre courage et de votre confiance en Dieu, allez combattre pour la patrie, pour la liberté.

L'heure viendra où nos ennemis seront terrassés, où Dieu récompensera nos efforts. Allez, et que Dieu vous protège!

Et, s'il le fallait, si nos armées étaient vaincues et qu'il me fallût aller mendier en Europe cet arbitrage que nous sollicitons depuis le début des hostilités, eh bien! malgré mon âge et les fatigues d'un long voyage, j'irais dans les différentes cours de l'Europe solliciter l'intervention des puissances; j'irais surtout en France, cette nation si magnanime et si chevaleresque, dont la mission vraiment providentielle a toujours été de prendre en main la cause de l'opprimé contre l'oppressé, en France, où la conduite de nos ennemis a soulevé d'unanimes protestations et notre cause trouvé de si nombreux défenseurs, en France, où, j'en suis persuadé, le Président de la République Sud-Africaine recevrait l'accueil le plus sympathique et le plus empressé.

Je suis heureux de saluer ici, en la personne du colonel de Villebois-Mareuil, tous ces vaillants de France et du monde entier qui sont venus combattre sous nos drapeaux.

Il est aussi de hautes sympathies qui nous sont acquises, et en particulier celles de la jeune Reine de Hollande. J'adresse à Sa Gracieuse Majesté la Reine Wilhelmine l'hommage respectueux de ma vive et profonde reconnaissance.

Il faut pourtant que le monde le sache : nous vou-

lons la paix ; mais nous la voulons honorable, digne d'un peuple vraiment libre, qui a le véritable sentiment de sa confiance en Dieu et de sa dignité.

Nous voulons la paix ; mais nous ne la voulons que sur la base de l'indépendance des deux Républiques, autrement la lutte continuera à outrance.

Qu'on le sache bien : l'Orange et le Transvaal sont résolus à lutter jusqu'au dernier de leurs enfants, et, si les deux Républiques doivent appartenir à l'Angleterre, elle paiera pour cela un prix qui étonnera le monde !

(*Au Général Joubert.*) Joubert, mon cher ami, on vous accuse de ne pas presser assez le siège de Ladysmith.

JOUBERT. Monsieur le Président, pour prendre Ladysmith il me faudrait sacrifier un millier d'existences, et, vous le savez, à mes yeux la vie d'un homme n'a pas de prix. — En agissant ainsi, j'obéis peut-être à un sentiment d'humanité que les hommes de guerre ne sauraient approuver ; mais, à mon âge, on ne se transforme pas.

LE PRÉSIDENT. Général, c'est là un sentiment qui vous honore et devant lequel je m'incline avec respect. — Qu'importe, d'ailleurs, puisque le succès nous accompagne.

JOUBERT. Monsieur le Président, si je l'osais je vous prierais de me relever du commandement de l'armée du Natal. Je me sens à bout de forces.

LE PRÉSIDENT. Vous ? mon ami.

JOUBERT. C'est la vérité, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. Nous causerons de cela demain. — (*A de Villebois-Mareuil.*) Et vous, Colonel, de grâce, soyez prudent. Vous vous exposez trop : une balle est si vite reçue. — Vous nous êtes doublement cher, Colonel, et par les services que vous rendez à notre pays et par la reconnaissance que nous vous devons. Nous ne nous consolerions jamais de votre mort.

DE VILLEBOIS-MAREUIL. Monsieur le Président, en mettant mon épée au service du Transvaal j'ai fait à Dieu et à la noble cause que je défends le sacrifice de ma vie et de mes affections les plus chères. — Puissent les services que je rends à votre pays et mon passage ici laisser d'utiles souvenirs pour les Français, mes compatriotes ! — Puisse mon sang, s'il plaît à Dieu que je le répande pour votre cause, cimenter à jamais l'union des deux Républiques avec ma chère France ! — En ce qui me concerne, si je meurs ici, sur cette terre du Transvaal, je vous demande, monsieur le Président, de laisser mes restes là où ils auront été inhumés.

LE PRÉSIDENT, *serrant entre ses mains celles du Colonel.* Que le ciel vous conserve longtemps à notre affection, Colonel, et que Dieu vous ramène en votre chère France, au milieu de ceux qui vous sont chers. — (*Aux officiers.*) Il peut se faire, messieurs, que dans le

cours de cette guerre il y ait, de la part de nos ennemis, des actes que la civilisation réprouve, comme il y en a déjà eus. Ne nous laissons pas aller à de justes représailles. Ne transgressons jamais les règles de l'honneur et du devoir. — Il peut se faire aussi que vous tombiez entre les mains de vos ennemis et que, faussement accusés de complot contre leur vie, vous soyez condamnés à mort : vous saurez donner au monde le spectacle de soldats qui savent aussi bien mourir en braves sur le champ de bataille qu'en présence des balles de leurs assassins.

CORDUA. Monsieur le Président, j'ai le pressentiment que je serai fusillé, un jour, et mes pressentiments ne m'ont jamais trompé.

LE PRÉSIDENT. Lieutenant Cordua, je souhaite de toute mon âme que, pour cette fois, vos pressentiments ne se réalisent pas.

CORDUA. Quoi qu'il en soit, je serai toujours digne de ma patrie d'adoption, digne de tous ces vaillants Burghers qui, chaque jour, donnent leur sang pour leur pays.

LE PRÉSIDENT, à *Viljoen*. Monsieur Viljoen, avec vous et votre famille, je pleure sur le deuil qui vous atteint. — Vous êtes pris par la conscription ; mais, en raison du malheur qui vous frappe, je vous autorise à rester.

MONSIEUR. Merci, monsieur le Président, merci ! Je

ne saurais demeurer. Mon fils est mort, c'est à moi qu'il appartient de le venger.

LE PRÉSIDENT. Que Dieu vous entende!

(Présidents et généraux sortent. M. Viljoen les accompagne et rentre une seconde après.)

SCÈNE XI

MONSIEUR VILJOEN, ANDRÉ & JACQUES

MONSIEUR. Assassiné! Mon fils assassiné!

ANDRÉ. Je ne verrai plus mon père!

MONSIEUR. Et moi je resterais! Oh! non! non! j'irai là-bas! j'irai le venger.

ANDRÉ. Et moi?

MONSIEUR. Toi!..... Tu viendras, mon fils.

ANDRÉ. Oh! merci! grand-père.

MONSIEUR. Oui, tu viendras, toi aussi, défendre la patrie menacée, venger le sang de ton père. — *(Embrassant André.)* Pauvre orphelin!..... Plus de pitié, entends-tu? Il faut que le sang de l'innocent retombe sur les coupables, et nous serons là, tous deux, pour accomplir cette œuvre de vengeance.

JACQUES. Maître, y songez-vous ?

MONSIEUR. Mon fils était ma joie, entends-tu, mon orgueil ; sur lui reposaient toutes mes espérances, et le voilà à jamais perdu.

JACQUES. Mon fils est mort, lui aussi.

MONSIEUR. Oui, mais ton fils est mort en soldat, sur le champ de bataille, face à l'ennemi ; le mien, entends-tu, le mien a été lâchement assassiné. — Malheur au meurtrier de mon fils ! Lui pardonner, moi ?... Jamais ! — Et ce meurtrier, le reconnaitrais-tu ?

JACQUES. Oui, maître.

MONSIEUR. Écoute ! écoute !

(Coups de feu dans le lointain qui se rapprochent insensiblement.)

ANDRÉ, *s'élançant vers la croisée*. Des coups de feu ! — *(Regardant au dehors.)* On se bat... sur la colline... en face... à peine à quinze cents mètres d'ici.

MONSIEUR. Regarde, toi qui as de bons yeux. Que se passe-t-il ?

ANDRÉ. Les Boers sont sur le coteau, les Anglais dans la plaine..... Les Anglais vont à l'assaut..... Ils hésitent... ; ils reculent..... — Vivent les Boers ! — Les Anglais se dirigent vers la ferme.

MONSIEUR. Vont-ils venir ?

ANDRÉ. Grand-père, un fusil ! (*Il traverse la chambre, décroche un fusil, revient près de la croisée et vise.*) Là !

JACQUES, *relevant l'arme*. Prenez garde, monsieur André ! vous êtes perdus, votre grand-père et vous, si les Boers sont vaincus.

ANDRÉ. Les Boers !... vaincus !... Oh ! maudits Anglais !... (*Il vise de nouveau et fait feu.*) Un de moins !

(*Quelques secondes d'attente. Un officier anglais, suivi de trois ou quatre soldats, fait irruption dans la pièce.*)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, OFFICIER ANGLAIS, SOLDATS

OFFICIER, *aux soldats restés dehors*. Vous autres, montez la garde et tenez-moi au courant des mouvements de l'ennemi. — Veillez sur les prisonniers et qu'on les dirige à l'instant sur le camp de concentration de Durban.

JACQUES, *à part, à la vue de l'officier*. Lui !... lui !...

OFFICIER. On vient de tirer d'ici un coup de feu sur nos troupes. Un soldat a été tué et moi-même j'ai été légèrement touché. Quel est celui qui a fait feu ?

ANDRÉ. C'est moi.

OFFICIER, *avec dédain*. Vous?

ANDRÉ. Oui! moi.

JACQUES. Pardon, c'est moi qui, en touchant l'arme, ai fait partir le coup.

ANDRÉ. Jacques!...

MONSIEUR. C'est moi, et moi seul qui suis ici le maître, et, par conséquent, seul responsable de ce qui vient de se passer.

ANDRÉ. Mais c'est moi qui ai tiré.

MONSIEUR. M'as-tu entendu, André?

JACQUES. C'est moi qui ai fait partir l'arme.

MONSIEUR. Jacques!...

JACQUES. Maître!...

MONSIEUR. Je veux qu'il en soit ainsi.

OFFICIER. C'est donc vous qui assumez la responsabilité du coup de feu qui vient d'être tiré?

MONSIEUR. Vous l'avez dit.

OFFICIER. C'est bien: Soldats, emparez-vous de cet homme.

(Deux soldats s'emparent de M. Viljoen.)

ANDRÉ. Mais c'est moi qui ai fait feu!

MONSIEUR. Mon fils, je n'ai guère de longs jours à vivre, moi... Toi, tu es jeune..., tu resteras auprès de ta grand'mère pour la consoler... Chère Elise!...

ANDRÉ, *se jetant dans les bras de son grand-père.*
Grand-père!...

MONSIEUR. Mon fils!...

JACQUES, *baisant les mains de son maître.* Maître!...

SOLDAT, *du seuil.* Mon capitaine, les Boers gagnent du terrain.

(Fusillade au dehors.)

OFFICIER. Séparez-les.

(Les soldats écartent les trois hommes.)

JACQUES. N'aurez-vous pas pitié de ce vieillard, monsieur?

OFFICIER, *ricanant.* Pitié!... moi!... Ah!... Il faut un exemple pour empêcher de pareils faits de se renouveler, et cet exemple vous l'aurez.

MONSIEUR, *à Jacques.* Un Boer implorer la pitié d'un Anglais!...

JACQUES. Cher maître!...

OFFICIER, *à ses soldats.* Allez! et qu'il soit fusillé sur-le-champ.

(Les soldats s'emparent de nouveau de Viljoen.)

ANDRÉ, *se jetant au devant de son grand-père.* Grand-père! — *(A l'officier.)* Laissez-moi du moins partager son sort.

MONSIEUR. Non, mon fils ; tu resteras pour nous venger, ton père et moi. — *(A l'officier.)* Une minute, monsieur, le temps de me préparer à paraître devant Dieu.

(Le vieillard met un genou en terre, courbe la tête et prie.)

OFFICIER. Une minute, c'est bien long. — *(Fusillade, au dehors, plus rapprochée. L'officier tire un londrès d'un étui, l'allume et fume ; puis :)* Auras-tu bientôt finis tes patenôtres, chien de Boer ?

ANDRÉ, *se jetant sur l'officier et le souffletant.* Chien de Boer ! grand-père ! — *(Un soldat tire un coup de revolver sur André. Celui-ci, portant la main sur son cœur.)* Ah !

(M. Viljoen et Jacques reçoivent André dans leurs bras et le déposent sur un fauteuil.)

OFFICIER. C'est bien ; cela leur apprendra, à ces chiens de Boers, à respecter les officiers de Sa Majesté la Reine d'Angleterre.

MONSIEUR. André ! André ! mon pauvre enfant !... réponds-moi... C'est moi, ton grand-père, qui te parle.

(Jacques, à genoux, pleure et baise les mains de son jeune maître.)

ANDRÉ. Oh ! grand-père, je me meurs.

MONSIEUR. Toi! toi! mon fils! mon pauvre fils!...
Seigneur, ayez pitié de nous! Laissez-moi mon enfant.

ANDRÉ. Ah! ah! Adieu, grand-père. Dites à grand-mère que je meurs pour...

MONSIEUR. Mort!... Mort!... mon André chéri!...
Oh!... (*Il prie, se relève, baise André au front et dit :*)
Que le Seigneur, notre Dieu, ait son âme en paradis. —
(*Puis, se tournant vers l'officier.*) Je suis prêt, monsieur.

(*Jacques, à genoux, relève la tête, joint les mains et regarde son maître.*)

OFFICIER, à ses soldats. Allez, et qu'il soit promptement exécuté.

(*Deux soldats entraînent M. Viljoen.*)

MONSIEUR, du seuil. O Dieu! acceptez le sacrifice de ma vie pour le salut de mon pays. — (*Coups de feu plus rapprochés.*) Jacques, Elise ne peut tarder à revenir. Soyez ici pour la consoler.

OFFICIER. Allez donc.

SOLDATS, du dehors. Les Boers! Sauve qui peut!
Sauve qui peut!

(*Coups de feu; les soldats fuient par le côté gauche, l'officier tombe blessé.*)

OFFICIER. Ah!

(*Il s'appuie contre le mur et s'affaisse de manière à rester adossé.*)

JACQUES, *s'élançant vers l'officier*. Lui!... lui!... c'est bien lui!... Misérable!...

MONSIEUR. Qui?

JACQUES. L'officier de Colenso.

MONSIEUR. L'assassin de mon fils? — (*Décrochant un fusil.*) Malheur à lui!

JACQUES, *s'élançant vers son maître*. Un nouveau crime?...

MONSIEUR. Laisse-moi.

JACQUES. Maître, ayez pitié de ce malheureux!

MONSIEUR. A-t-il eu pitié de mon fils, lui?

JACQUES. Maître, sera-t-il dit que vous avez failli au devoir de l'humanité?

MONSIEUR. Quem'importe!... Là, là, sous mes yeux... dans ma demeure... l'assassin de mon fils!

JACQUES. C'est un prisonnier, maintenant, et un prisonnier est un être sacré.

MONSIEUR. Je le sais; mais lui, lui! n'a-t-il pas agi contrairement aux droits les plus sacrés de la guerre et de l'humanité?

JACQUES. Il est blessé.

MONSIEUR. Mon fils ne l'était-il pas, lui aussi?

JACQUES. Maître, votre fils a pardonné.

MONSIEUR. Le fils, mais pas le père.

JACQUES. Laissons à Dieu le soin de nous venger. Ne l'êtes-vous pas déjà, maître ? Voyez !

MONSIEUR. Moi ! moi ! le vieux Boer de race, l'ennemi héréditaire de l'Anglais, pardonner à l'assassin de mon fils !...

(Madame Viljoen se montre sur le seuil.)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE

LES PRÉCÉDENTS & MADAME VILJOEN

MADAME. Pierre, le Christ n'a-t-il pas pardonné à ses bourreaux ? Et toi...

MONSIEUR. Moi ! moi !... — *(Laisant retomber la crosse du fusil sur le parquet.)* Oh !... — *(Silence.)*
Que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne.

NOTA. — Cette pièce pourra être accompagnée de la comédie en un acte du même auteur : *Les Surprises d'un Anglais au Transvaal.*



AUX BOERS!

MONOLOGUE (1)

Courage, petit peuple à l'âme magnanime !
Hardi ! Plus qu'un effort, la victoire est à toi !
Que ton dernier exploit (2) t'électrise et ranime
Ton invincible foi !

Le monde haletant suit la longue souffrance
Qu'endure sans faiblir ta race de héros ;
Le monde frémissant acclame ta constance
Et maudit tes bourreaux !

Oh ! oui, maudits soient ceux dont l'envie et la haine
Traquent un peuple entier pour lui voler son or,

(1) Imprimé avec l'autorisation de l'auteur.

(2) La victoire de Delarey sur la colonne Methuen.

Comme pour ses fanons on chasse la baleine,
Pour sa peau, le castor !

Oh ! oui, maudits soient-ils, ces trafiquants infâmes,
Qui tuent à bout portant leurs rivaux ligottés,
Ces assassins d'enfants, ces tourmenteurs de femmes,
Ces boursiers éhontés,

Qui d'un pays paisible escomptent l'agonie
Et de ses champs féconds font un morne désert,
Afin de s'attabler, la poche mieux garnie,
Devant leur tapis vert !

Que leur nom soit honni ! Que l'équitable Histoire
Le cloue à tout jamais au pilori des temps,
Car leur empire est fait de rapine et leur gloire
De forfaits éclatants !

Le léopard anglais, fauve lâche et perfide,
Qui n'attaque jamais que plus faible que soi,
Bat ses flancs épuisés, et sa fureur cupide
Se brise contre toi !

Courage, car le Ciel de ses crimes se lasse !
Courage, car le Ciel fait de toi son soldat !

Le colosse a tremblé : nouveau David, terrasse
Ce nouveau Goliath !

Sur le mol oreiller de la diplomatie,
Les amants de la paix oublient tes lourds ennuis.
Honte sur eux ! Pour toi, sur ta terre noircie
Veille encor quelques nuits !

Veille, en t'y cramponnant, sur le sol que féconde,
Depuis trois ans bientôt, le sang de tes guerriers,
Pour qu'étonné déjà de tes vertus, le monde
Le soit de tes lauriers !

Que dis-je ? Hier encor, tu n'avais pas d'histoire ;
Nul ne savait ton nom parmi l'humanité.
Aujourd'hui, te voilà baptisé par la Gloire
Et l'Immortalité !

Notre siècle n'avait, dans son lâche égoïsme,
Pour tous les beaux élans que des rires moqueurs ;
Grâce à toi, fier martyr, un frisson d'héroïsme
A fait battre nos cœurs.

La France ne dort pas. Le pèlerin auguste,
Dont les rois ont, l'œil sec, vu passer la douleur,

T'a dit de quelle étreinte encor son bras robuste
Accueille le malheur !

Mais elle est dans les fers ! Pardonne à son épée,
Qu'un geôlier sans pudeur tient captive au fourreau !
Put-elle la brandir, ce jour où l'a frappée
La main de ton bourreau (1) ?

Pardonne ! Elle a prouvé que ses nobles entrailles
Enfantent des vaillants dignes du temps ancien,
Qui mêlent à ton sang, pour tes saintes batailles,
Quelques gouttes du sien !

Venge-la, venge-toi, venge, ô peuple héroïque,
Tes foyers dévastés et tes mères en deuil !
Venge tes fusillés ! Venge notre stoïque
De Villebois-Mareuil !

Mais que vaincre toujours soit ta seule vengeance !
Tu ne piétines pas l'agresseur abattu ;
Tu triomphes deux fois, d'abord par ta vaillance,
Et puis par ta vertu.

(1) Allusion à Fashoda.

La France a dû jadis boire au même calice ;
Elle eut le flanc rongé par le même vautour !
Que la vierge qui vint l'arracher au supplice
Te délivre à ton tour !

Et lorsqu'il entendra la nation de proie
De sa serre brisée enfin râler l'aveu,
Avec toi l'univers tressaillera de joie
Et glorifiera Dieu !

FÉLIX LACOINTA.



ŒUVRES DE P. LOTHIER

POUR CERCLES, COLLÈGES ET PENSIONNATS

- ANGLAIS ET BOERS**, épisode dramatique en un acte, en prose. Chez H. GAUTIER, éditeur, quai des Grands-Augustins, 55. — Prix net : 1 fr.; par douzaine ou demi-douzaine, 0 fr. 75 l'exemplaire.
- LES SURPRISES D'UN ANGLAIS AU TRANSVAAL**, satire en un acte, en prose. Chez H. GAUTIER. — Prix net : 0 fr. 75 : par douzaine ou demi-douzaine, 0 fr. 50 centimes l'exemplaire.

SOUS PRESSE :

- LE JEUNE HOMME FIN DE SIÈCLE**, satire en un acte.
- LA JEUNE FILLE FIN DE SIÈCLE**, satire en un acte.
- UN MARIAGE MANQUÉ**, satire en un acte.
- UN MARIAGE A L'ENVERS**, satire en deux actes.
- MARIÉS MALGRÉ LUI**, satire en un acte.
- COEUR D'ACIER**, drame en quatre actes et trois tableaux.
- UN MARIAGE D'ARGENT**, satire en deux actes.
- SAINTE GERMAINE**, drame en deux actes.

POUR PENSIONNATS DE JEUNES FILLES

- SAINTE GERMAINE**, drame en un acte.

ŒUVRES D'ACTUALITÉ

SOUS PRESSE :

- LES VÉRITÉS MODERNES**, études sur l'état de la société au vingtième siècle, 2 volumes in-12 de 350 pages.
- MANUEL DE L'ÉLECTEUR FRANÇAIS.**
« Répondre ce Manuel, c'est faire œuvre de bon patriote et de bon Français. » X...

ŒUVRES DE L. DE FONTENEUIL

SOUS PRESSE :

- COEUR D'ACIER**, avec préface de P. LOTHIER sur la criminalité.
- ÉZILE**, étude de mœurs.

EN VENTE :

- CANTIQUE NATIONAL A NOTRE-DAME DE LOURDES**, avec musique, dédié à Mgr Schoepfer, évêque de Tarbes. Prix : 0 fr. 10 l'exemplaire; la douzaine, 0 fr. 50; le cent, 3 francs; à Toulouse (Haute-Garonne), A *Jeanne d'Arc*, rue Croix-Baragnon, 15.
- CANTIQUE TOULOUSAIN A SAINTE GERMAINE DE PIBRAC**, avec musique. Prix : 0 fr. 10 l'exemplaire; la douzaine, 0 fr. 50; le cent, 3 francs; à Toulouse, A *Jeanne d'Arc*.